toujours imaginé comme un grand blond effrayant, voilà pourquoi Harry Hole a cette apparence.
Au début de ce roman, il est en arrière-plan, derrière la caméra. Mais au fur et à mesure du livre il revient sur le devant de la scène, et c'est tragique pour lui. Il avait quitté son travail pour se recentrer sur sa famille. Mais il va se retrouver au centre de l'enquête et il va y avoir une dichotomie entre sa responsabilité envers la société, son métier qu'il hait et sa famille qu'il aime et qui traverse une crise. Il me fait parfois penser à ces astronomes qui partaient vers des missions presque suicidaires en laissant leurs proches. Ou aux soldats qui partent à la guerre.

L'alcoolisme d'Harry Hole ne joue-t-il pas dans ses décisions ? N'est-il pas addict à son travail ?
Non c'est juste un réflexe social chez lui. Il pourrait vivre sans cela. Il n'a pas besoin que quelqu'un soit tué pour vivre mais quand il sait qu'un monstre est dehors il ne peut s'empêcher d'intervenir.

Mais de nombreux personnages de roman policier sont des alcooliques ou des dépendants. Pensez-vous que c'est une malédiction de cette profession ?
Pensez-vous vraiment qu'il y a plus d'alcooliques dans la police que dans le reste de la population (rires).

Je n'ai pas les statistiques.
En fait, je pense que les personnages sont plus intéressants quand ils ont des faiblesses. Superman est plus intéressant avec la kryptonite que sans (il est déjà assez « boring » avec). Toutes les histoires ont besoin d'un conflit, d'un combat intérieur. La lutte d'Harry est autant contre le tueur que contre lui-même. Donc pour créer ce conflit l'alcool est un bon moyen de réveiller nos démons intérieurs. Et tous les romans policiers ont une histoire de conflit où l'on essaye de rétablir l'ordre. L'alcool est un refuge puissant quand les choses vont mal.

Dans ce roman vous parlez beaucoup des réseaux sociaux. Qu'en pensez-vous ?
C'est une évolution évidemment intéressante même si je ne ne pense pas que cela soit une vraie révolution. L'outil permet, certes, de dépasser les étiquettes sociales mais il exacerbe aussi les rapports. Je croise des gens qui y risquent le rejet et l'humiliation alors qu'ils sont parfois venus avec leur cœur. C'est vraiment le nouveau champ de bataille de l'amour. Tué ou être tué. C'est instantané.

Conan Doyle a un moment « détesté » Holmes. Quels sentiments avez-vous développé pour Harry ?
Non je n'en suis pas là ! C'est une personne qui est très sympathique, mais il a une personnalité tres intense. Vous aimeriez passer le week-end avec lui, boire un verre, parler de musique, mais quand vient le lundi vous n'avez vraiment pas envie qu'il vous appelle.

Et quels sont vos futurs projets ?
Je suis très excité par ce nouveau livre sur *Macbeth*, c'est un projet très intéressant. Mais je n'en ai pas fini avec Harry Hole et je commence déjà à penser au prochain.

La voix des silencieux

Par Elise Lépine

Ce qui frappe chez Arnaldur Indridason, c'est d'abord sa stature : il est très grand, poigne de fer, visage large. Pourquoi l'imaginait-on plus chétif ? Sans doute parce qu'on l'assimilait à son héros, le célébrissime Erlendur Sveisson, commissaire de police taciturne au physique passe-partout et à l'intuition légendaire. Ce qui marque ensuite chez Indridason, c'est sa profonde bienveillance. Il a le don de mêler calme et jovialité, discrétion et écoute sympathique. Toujours interprété, en France, par son talentueux traducteur, Eric Boury, l'auteur islandais de cinquante-six ans se prête avec amabilité au jeu de l'interview. Coqueluche des lecteurs français de littérature criminelle, il publie depuis plus de vingt ans avec la régularité d'un métronome, un roman par an en moyenne et autant de succès.

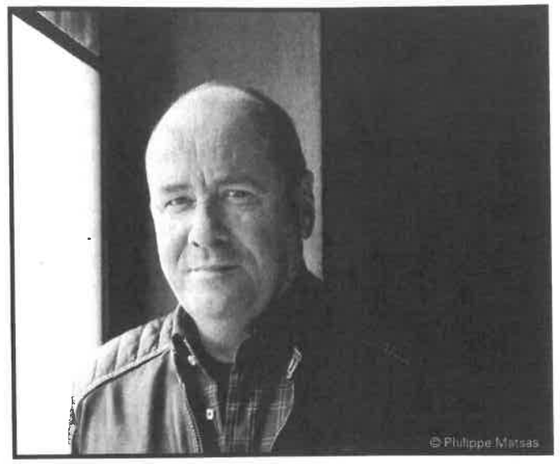
Il a pourtant tout fait pour ne pas devenir écrivain. L'enfant Arnaldur grandit à l'ombre d'un père, Indriði G. Þorsteinsson, qui est aussi un monument de la littérature islandaise. « *Tout le monde connaissait son nom* », se souvient Indridason, qui évoque les romans de son père comme des « livres du déracinement », ancrés autour de l'exode rural qui a poussé nombre d'habitants de l'Islande campagnarde de la première partie du xxe siècle à s'installer à Reykjavik, changeant radicalement le visage du pays. Si ce thème hantera également sa propre littérature, Arnaldur Indridason a longtemps pris grand soin de marcher en-dehors des pas de son géniteur – le grand classique freudien. Malgré une enfance passée dans les livres (« *Tout ce qui était publié en Islande atterrissait à la maison...* ») qui lui donne le goût des histoires et des mots, il se consacre à des études d'histoire, se spécialisant dans

le xxe siècle. A sa sortie de fac, il opte pour le métier de journaliste, touchant à tous les sujets, avec une prédilection marquée pour la critique de cinéma, sa passion majeure – une scène sanglante du *Petit César*, de Mervyn LeRoy (1931), vu à la télévision au cours de sa petite enfance, est d'ailleurs, affirme-t-il, à l'origine de sa carrière dans la littérature criminelle.

« *Mais l'écriture est un virus, et malgré tous mes efforts pour l'éviter, mon père a dû réussir à me le transmettre* », s'amuse ce père de trois enfants. La réalité stimule son imagination. Quand il rédige ses reportages, sa plume est soumise à des tentations de débordement. Il se prend à rêver de rajouter ici un rebondissement de son cru, là un personnage de son invention. A la fin des années 1990, le sujet qui va le faire basculer du côté de la fiction sature l'actualité : le clonage. « *La brebis Dolly était partout, se souvient-il. J'étais subjugué.* » L'écrivain voit dans cette révolution scientifique une brèche entre « le monde des dieux et celui des hommes. » Le « souffle de vie » a changé de mains. Et celui de l'inspiration balaie les dernières réticences d'Arnaldur Indridason envers l'univers romanesque. Son premier livre (qui n'a pas encore été traduit en français), construit autour de la thématique du clonage, est un récit policier qui se mue en roman d'anticipation. « *Dans ce roman, un jeune policier, un peu renfermé sur lui-même, s'est imposé à moi...* » Vous l'avez reconnu : c'est Erlendur.

Erlendur le solitaire, Erlendur l'introverti, Erlendur le déchiré. En imaginant cet inspecteur *bluesy*, hanté par la figure de son frère disparu à ses côtés en pleine tempête au cours de son enfance, Indridason a joué son coup de génie. Peu de personnages de la fiction criminelle sont aussi aimés des lecteurs que celui-ci. En cause, sans doute, son drame intime, le chaos poignant de son existence (un mariage raté, une fille toxicomane qu'il essaie vainement de sortir de l'ornière), et sa bienveillance envers autrui, aussi obstinée que discrète, voire maladroite. « Erlendur cherche à apaiser la souffrance des gens », dit Indridason, qui en parle comme d'un vieux copain. Ces deux-là, créateur et créature, sont si proches que leur relation nécessite parfois des moments de pause. « *Je ne peux pas dire que sa compagnie soit toujours facile à vivre* », confie Arnaldur, qui ne plaisante qu'à moitié quand il dit redouter les longs hivers islandais passés enfermé dans son bureau en compagnie du flic le plus taiseux de l'hémisphère Nord. « *La dernière fois que j'ai vu Erlendur, c'était, comme vous, dans* Etranges Rivages (Métailié, 2013), *allongé sur la lande, recouvert de neige... et pour l'instant, je l'y laisse !* » s'esclaffe-t-il.

Il s'est récemment consacré à une nouvelle série policière : *La Trilogie des ombres*, dont les éditions Métailié viennent de publier le tome 2, *La Femme de l'ombre*, qui fait suite à *Dans l'ombre* (2016). Dans le viseur d'Indridason, l'Islande en pleine Seconde Guerre mondiale, occupée d'abord par les Britanniques, puis par les Américains, mais également agitée par la tentation du nazisme. L'auteur confie l'action à deux


© Philippe Matsas

jeunes enquêteurs, l'Islandais Flovent, enquêteur à la criminelle de Reykjavik, et Thornson, né au Canada de parents islandais, employé par la police militaire. En se penchant sur la Seconde Guerre mondiale, Indridason défriche une époque absolument méconnue de l'histoire islandaise. Bouleversée par l'arrivée en masse de soldats étrangers, la modeste petite île change radicalement de visage et s'ouvre au monde, pour le meilleur comme pour le pire. Au-delà des enquêtes criminelles, bondissantes et bien ficelées, à la hauteur du talent de l'auteur, c'est l'ADN historique de l'Islande qu'Indridason déchiffre.

Et si le plus grand personnage du romancier n'était pas l'attachant Erlendur, mais d'abord la fascinante Islande ? A travers chacun de ses romans, Indridason permet à ses lecteurs de découvrir une nouvelle facette de son île natale. Historique, bien sûr, comme dans sa *Trilogie des Ombres*, ou dans *Le Duel* (2011), qui mettait en scène, entre autres personnages fidèles, un très jeune Erlendur dans l'Islande des années 1970, prise entre les feux d'un communisme triomphant et d'une Amérique paranoïaque. Car c'est aussi la position de l'Islande face à certaines idéologies (nazisme, eugénisme, ultracapitalisme...) qu'Indridason questionne. Quand on l'a découvert en France, avec *La Cité des jarres* (2005), il scrutait d'un œil inquiet le projet d'installation d'une immense banque de données génétiques au cœur de l'île. Dans *La Muraille de lave* (2009), il évoque le moment précis où l'Islande s'apprêtait à basculer dans la crise financière qui l'a durement frappée en 2008. « *Il faut bien comprendre que l'Islande est un pays minuscule. Là-bas, avant d'être une star, je suis un voisin, un client de la boulangerie, un vieux copain de fac... J'ai d'abord écrit pour parler à mes contemporains de notre histoire commune, éclaircir les zones d'ombre, peut-être tirer quelques signaux d'alarme. Je suis infiniment touché de voir que ma voix a porté si loin à l'étranger* », confie-t-il.

Son secret, ce sont peut-être ses sujets, à la fois intimes et universels. Quand on l'interroge sur sa méthode d'écriture, ▶

Arnaldur Indridason offre une réponse cocasse : « *Je ne fais aucun plan. La plupart du temps, je ne sais même pas qui est le meurtrier – ni même, parfois, qui va mourir !* » L'auteur, qui préfère largement la poésie aux policiers, n'a pas une plume à fignoler la violence, une imagination à glorifier les pervers. Il aborde régulièrement la question des violences faites aux femmes. Quand on lui demande s'il est féministe, il reste interdit. On comprend que la question le touche : « *Personne ne me l'avait jamais demandé.* » La réponse est évidente.

Tout comme son héros, Erlendur, Indridason est du côté des victimes, porte-parole des voix éteintes, qu'elles soient englouties dans la tempête ou noyées sous les coups. « *Mon secret est simple : j'écris sur ce qui m'émeut* », dit-il en conclusion. Une question nous taraude encore : Indridason se résoudra-t-il à tirer notre cher Erlendur de son sommeil glacé ? « *Je n'en sais pas plus que vous ! Mais il y a de l'espoir* », sourit-il, énigmatique. ■

Merci à Eric Boury

Au-delà du cercle arctique

Propos recueillis par Gwenaëlle Denoyers

Pas toujours évident de différencier les nombreux auteurs de polar suédois sous lesquels les éditeurs de tous bords nous font crouler depuis une dizaine d'années. Les romans d'Asa Larsson paraissent depuis 2014 aux éditions Albin Michel – maison où l'on retrouve, entre autres, le Danois Jussi Adler-Olsen ainsi que la plus discrète Viveca Sten. Les romans de Larsson, bien que d'apparence très classiques se révèlent bien plus singuliers qu'on pourrait le croire.

En sacrifice à Moloch, paru cette année, est la cinquième enquête de Rebecka Martinsson, substitut du procureur attachée à la ville de Kiruna – ville minière située à 145 kilomètres au nord du cercle arctique. Dans le premier roman, *Horreur boréale*, Rebecka était encore avocate fiscaliste dans un cabinet prestigieux de Stockholm et un meurtre la conduisait à retourner dans sa ville natale, dans le grand nord de la Suède. Chaque enquête la rapprochera de Kiruna, où elle a grandi, jusqu'à ce qu'elle finisse par décider de s'installer dans la maison de sa grand-mère et abandonner sa carrière prometteuse à la capitale pour devenir substitut du procureur de cette ville perdue au milieu de nulle part.

***En sacrifice à Moloch* avance grâce à deux récits parallèles : l'enquête de Rebecka – une femme a été retrouvée sauvagement assassinée dans le village de Kurravaara, laissant un petit garçon dont il va bien falloir s'occuper – et le récit, en 1914, d'Elina Pettersson, jeune institutrice idéaliste qui monte de Stockholm pour s'installer dans la ville de Kiruna alors en pleine mutation, et qui va entamer une relation amoureuse avec Hjalmar Lundbohm, le directeur de la LKAB, la compagnie minière de Kiruna. Or celui que « Rudyard Kipling a baptisé "le roi sans couronne de la Laponie" » a véritablement existé. Est-ce la première fois que vous faisiez intervenir une vraie figure historique dans un de vos romans ?**

Oui, il me semble bien que c'est la première fois que je mets en scène un personnage historique dans un de mes livres. J'ai grandi à Kiruna, une ville entièrement définie par sa mine. Hjalmar Lundbohm en a été le premier dirigeant. L'école dans laquelle j'ai étudié s'appelle Hjalmar Lundbohm School, la rue principale de la ville s'appelle Hjalmar Lundbohm Street. C'est un personnage mythique pour notre ville, donc j'imagine que c'était inévitable que j'écrive sur lui un jour ou l'autre. Mais ce qui le rend d'autant plus intéressant, c'est que sa vie privée est assez mystérieuse. Il n'a pas eu d'enfants, aussi personne n'a été en mesure de consigner pour l'histoire quelle genre de personne il pouvait être réellement – en tant que père par exemple. Cet aspect secret de sa vie, ajouté au fait que j'ai vécu si longtemps avec une image de lui à mes côtés, titillait l'écrivain que je suis.

L'enquête précédente de Rebecka Martinsson, *Tant que dure ta colère*, trouvait sa source dans une sombre histoire de trafic remontant à la Seconde Guerre mondiale. Dans *En sacrifice à Moloch*, les racines du mal remontent encore plus loin, en 1914, aux origines de la ville de Kiruna. Au-delà du matériau romanesque tout à fait passionnant, c'était une exploration très personnelle pour vous, de retourner ainsi à Kiruna ?

C'est d'autant plus personnel et intime pour moi de remonter au premier temps de Kiruna que la ville entière est sur le point d'être déplacée, justement à cause de la mine[1]. D'une certaine manière, la boucle est bouclée.

Sans vouloir faire de généralité, à la lecture de certains de vos comparses scandinaves, le passé enfoui, caché, qui resurgit pour faire imploser le présent est un motif qui

1 La poursuite de l'extraction du minerai met les fondations de la ville en danger, une solution unique au monde a donc été proposée, et adoptée : le déménagement de la ville à quelques kilomètres de là.